

•Juin à Aout 2018 • Numero 162•  
• L e s P u b l i c a t i o n s d e La Gauche  C a c t u s ! •

www.la-gauche-cactus.fr/SPIP

Macron for (n)Ever

Sommaire

- L’édito de Jean-Luc Gonneau : Macron for (n)ever : un ras le bol motivé

- Une vaisselle de dingue: Entre la situation difficile de millions de personnes dans notre pays et la commande élyséenne d’une (très) coûteuse vaisselle, il y a béance, nous explique Yann Fiévet. Qui nous offre en prime un petit cours sur l’histoire de la Manufacture de Sèvres.

- Guerre : un Shadok s’exprime : Connaissant ses classiques, Jacques-Robert Simon fait référence aux personnages créés par Jacques Rouxel pour décrire avec un humour ravageur le comportement de nos «Zélites» contemporaines en montrant que le moteur indispensable de leur domination est la guerre, si possible hors de chez eux.

- **De Vasco de Gama à l’Aquarius** : Les mouvements de population, lors du dernier demi-millénaire ont eu des causes et des motivations souvent antinomiques. Vasco de Gama est l’un des précurseurs de conquêtes coloniales et de leurs lots d’horreurs et d’exploitation. L’Aquarius est l’un des symboles des conséquences de cette longue histoire – qui n’est pas terminée. Une réflexion de **Gérard Prémel..**

- [**Républicanisme et universalisme ou communautarisme et différentialisme…**](http://la-sociale.viabloga.com/news/republicanisme-et-universalisme-ou-communautarisme-et-differentialisme) **Lorsque la « Presse » fait du zèle et que la gauche signe son arrêt de mort :** Un long titre pour une analyse stimulante, comme souvent avec Jacques Cotta, sur des sujets qui divisent tant la droite que la gauche. On peut (on doit) en discuter certains aspects. Mais il demeure que la logique en est forte, et a le mérite de déboucher sur des propositions que la gauche, bien timorée ou bien naïve, aurait tout intérêt à considérer. (texte paru dans *La Sociale)*

- Journaux de référence et «fake news  » : On sait bien que la presse supposée «sérieuse» n’est pas exempte, il s’en faut, d’erreurs, volontaires ou pas. Et que des officines pullulent, internet aidant, qui diffusent des « informations » délibérément tronquées. Pierre Guerlain dissèque des tenants et aboutissants de ces réalités, sans oublier le vaste domaine des «no news», concernant des événements souvent importants que la presse « sérieuse » évite de relater. L’information télévisée en est un exemple majeur. (*Article paru dans la revue Recherches internationales*)

- Vous savez, on a eu une belle vie, Hélène et moi : Encore une jolie nouvelle d’Hervé Mesdon, notre façon à nous de perpétuer sa mémoire.

*- Bonus :* Trois photos-montages désopilants glanéssur le net ou dans le réjouissant «Journal people» de Benoist Magnat.

* Edito : Macron for (n)Ever

###### Par Jean-Luc Gonneau

*Le mois de juin fut atone, la grève de la SNCF prenant fin selon le scénario hélas habituel, les syndicats obtenant des concessions certes non négligeables pour le court et moyen terme, mais la Macronie préservant l’essentiel en gardant la main sur la possible privatisation, partielle dans un premier temps puisque «Bruxelles le veut» (sauf que «Bruxelles» le veut parce que la France, qui fait partie de «Bruxelles» n’a rien fait pour l’empêcher et a même applaudi des deux mains) et après, hein, on verra. Et les habituels coups tordus macroniens présentés comme simple projets (aides sociales coûtant «un pognon de dingue», soulignant une tendance nette de notre jupitérien à emprunter le style littéraire sarkozien, amendements torves glissés en loucedé…) continuaient aussi sûrement que les tweets imbéciles de Donald Trump. C’est qu’il y avait le foot. Qu’allaient donc faire les bleus ? Et la campagne de Russie commençait poussivement, mauvais pour le moral, ça, et pour la croissance, tous les bistrotiers vous le diront.*

*Juillet fut au contraire tonitruant. Les bleus finissaient par être champions du monde, à défaut, disent des connaisseurs et nos amis belges et croates, de pratiquer le meilleur foot-ball. Mais seule la victoire compte, comme dit Jupiterininho (c’est de João Silveirinho et ça veut dire tout petit jupiter en portugais) : c’est la fière devise des premiers de cordée. Qu’importe si la fête des Champs Elysées présentant les champions aux sans-rien du bon peuple, venus en nombre, fut apparemment en grande partie escamotée, puisque la raison d’état selon Macron voulait que tout le pays puisse voir à la télévision, ce qui, convenons-en, est plus confortable que debout sous le cagnard, le Premier des premiers de cordée et son épouse entourés au palais de l’Elysée, des champions en question au journal de 20h. Etonnamment, cet épisode rendit beaucoup de sans-rien fumasses.*

*Tout de suite après, bingo pour juillet, apparut Benalla. On ne rappellera pas les circonstances de l’incident violent de la place de la Contrescarpe, vraisemblablement précédé le même jour d’une intervention pas précisément douce au Jardin des plantes du jeune Benalla et de son complice marcheur-cogneur Crase : les images ont fait le tour du net puis des télés. On aura appris, ce qui autrement plus grave, que se profilait un projet de garde sécuritaire du président indépendant des services de police ou de gendarmerie, un genre de milice privée présidentielle, quoi. Si les enthousiastes débordements de Benalla et Crase auront permis d’étouffer ce projet, toujours ça de pris. On aura compris que les plus hautes autorités de l’état ont été mises au courant de ces histoires au plus tard dès le lendemain. Plus de deux mois pour enclencher les procédures judiciaires qui s’imposaient danc ce cas de flagrant délit, si ce n’est pas vouloir couvrir un délit, on ne sait pas comment qualifier cette passivité. On a appris, aussi, que la Préfecture de Police ne respectait pas son obligation de détruire les images des vidéos de surveillance au bout d’un mois, sauf si celles-ci pouvaient entraîner des enquêtes ou des poursuites judiciaires. On a appris enfin, de sa propre bouche, que le ministre de l’intérieur ignorait tout de ce qui se passe à la Préfecture de Police de Paris, l’une des plus importantes institutions dépendant de son ministère.*

*Cela fait partie du grand tout, eût dit Marc-Aurèle. Le grand plan de démolition de tout ce qui est service public (le service au public, à tous) au profit du secteur privé (le service au client, dont on vous serinera qu’il est roi, mais à condition de payer). Les plans d’économie qui se profilent donnent des frissons : économies prévues sur l’hôpital, déjà en grand danger, sur l’éducation. Et pourquoi pas sur la police, voire l’armée ? Les Etats-Unis ont déjà recours à de véritables corps d’armée privés dans leurs opérations extérieures. Trump pourrait à ce sujet donner d’utiles tuyaux à son ami Macron. Ajoutez à cela un effet négatif des mesures (fiscales notamment) jupitériennes : croissance en berne (les gens n’ont plus assez de sous), chômage toujours prégnant, investissements en berne (le «ruissellement» se fait attendre), et il vous semblera difficile d’envisager les mois à venir avec optimisme. Reste un hic : virer Jupiter et sa bande, d’accord. Comment les remplacer ? C’est là où la gauche a un souci. Nous y reviendrons.*

* Une Vaisselle de Dingue

*Par Yann Fievet*

Au royaume de France, la «première dame» aime la belle vaisselle. Cela tombe à pic : le pays compte parmi ses plus beaux fleurons artistiques ancestraux la manufacture de Sèvres et ses somptueuses productions. Rien n’étant trop beau pour le Palais de l’Elysée et Emmanuel Premier nous ayant rapidement habitués à régner en monarque absolu, sa souveraine épouse eut toute latitude pour passer récemment commande à la célèbre manufacture d’un nouveau service de table pour les dîners d’apparat organisés au château. Cette commande comptant 1 200 pièces, dont 900 assiettes de présentation et 300 assiettes à pain, pourrait coûter, selon l’estimation du Canard enchainé, la bagatelle d’un demi-million d’euros ! Une polémique occupe alors les dîners en ville : les uns crient au gaspillage des deniers publics, les autres estiment qu'il s'agit là d'un soutien à une industrie de luxe et d'un investissement dont il serait malséant de chipoter le prix.

Le peuple éclairé par les fastes de l’Histoire de son pays accepte souvent de bonne grâce que les plus beaux trésors du patrimoine dont il est fier fassent l’objet d’une attention certaine. A ce titre, que Mme Macron donne l’exemple de cette attention ne semble pas vraiment choquant en soi. La Manufacture de Sèvres appartient bien au patrimoine culturel à préserver et que l’Etat se doit de soutenir. Créée en 1740 à Vincennes sous l'impulsion de la marquise de Pompadour, favorite du roi Louis XV et mécène des arts de l’époque, la manufacture fut transférée à Sèvres en 1756. Elle fut d’abord royale, puis impériale et est aujourd’hui nationale. A l’origine il s’agissait de soutenir la porcelaine française face à celle de Saxe et d'inciter l'aristocratie à orner ses tables de réception. Chaque année, Louis XV prenait même l'initiative d'exposer les nouvelles productions à Versailles. La Manufacture de Sèvres a servi tous les régimes politiques de France, la royauté, l'Empire et la République. De nombreux artistes de renom ont participé à ses créations tels Boucher, Rodin, Mayodon ou Calder. Mme Macron a choisi pour sa part l'artiste Evariste Richer qui a prévu de s'inspirer d'un plan du Palais de l’Elysée sous la IIIème République pour décorer les assiettes du nouveau service, baptisé… « Bleu Elysée », en écho pas très original au fameux bleu de Sèvres, obtenu par incorporation d’un oxyde de cobalt. La somptueuse commande va nécessiter deux ans de fabrication. L’on constate donc que dans certains domaines le Prince n’est pas trop empressé ! Le rythme de la construction d’une majesté rayonnante n’est à l’évidence pas le même que celui du train des réformes imposées au peuple.

Seulement, voilà : le peuple est aussi éclairé des vicissitudes du temps présent qui lui sont serinées presque quotidiennement par le monarque. Que voulez-vous, les temps sont difficiles. Pour que la France trouve sa « juste place » dans la compétition économique mondiale chacun doit faire un effort pour le pays. Les retraités modestes sont ponctionnés. On retire cinq euros d’allocation logement aux plus humbles quand on allège grassement l’impôt des plus nantis. Ces derniers sont récompensés car ils sont « les premiers de cordée ». Leur effort en tant qu’avant-garde désignée du redressement national est, comme chacun le suppose, déjà considérable ! Alors vint l’abjection : «On consacre un pognon de dingue» aux minimas sociaux. M. Macron considère anormal que malgré la générosité de l’Etat les bénéficiaires de ces revenus minimaux «ne s’en sortent toujours pas». Il a fait de brillantes études. Cependant, il a très mal assimilé les leçons de sociologie qu’il a reçues ou bien en séchait les cours car ayant mieux à faire ailleurs. Il devrait pourtant savoir que sans les minimas sociaux – ou si l’on en réduisait le montant – les intéressés passeraient de la pauvreté à la misère. Oui, car il y a pire que la pauvreté. Non content de manier ici l’insulte envers les plus démunis M. Macron affiche son ignorance. Les minimas sociaux sont un filet de sécurité, non un tremplin vers un avenir radieux. Comment les « bénéficiaires » des minimas sociaux auraient-ils pu supporter sans sourciller, à quelques jours d’intervalle, l’injurieuse sortie de M. Macron et l’annonce de la mirobolante commande de Madame ?

Le vaisselier de la première dame est potentiellement si bien garni qu’il n’est pas même permis d’y glisser une pincée de tact ou un doigt d’empathie à l’égard des manants hélas de plus en plus nombreux dans le royaume. La croyance du monarque placée dans les prétendues vertus du Marché libre autorégulateur conduit, en France comme ailleurs, au délabrement des sociétés humaines. Faut-il chercher plus loin les raisons de la montée lancinante des partis fascisants en Europe ? Demain, le bleu Elysée pourrait ne plus être qu’une tâche discrète sur la toile de fond brunâtre de l’aventure européenne sacrifiée.

* Guerre : un Shadock s’Exprime

*Par Jacques-Robert Simon*

La guerre est indispensable pour que ceux qui obéissent puissent faire obéir ceux qui n’obéissent pas et que les premiers puissent vendre des armes afin que ceux qui n’en ont pas puissent faire aussi la guerre.

Les Zélites ne sont pas vraiment bêtes, ils arrivent (pas toujours) à réciter du Bruel, faire des règles de trois, distinguer le sinus du cosinus. Ils ne sont pas non plus véritablement méchants mais ils considèrent qu’un groupe, suivant en cela le deuxième principe de la thermodynamique, doit avoir une source chaude, le chef, et une source froide, les autres. Cette façon d’agir, que d’aucuns appellent façon de penser, provient en grande partie de leur réussite à une interminable scolarité où ils ont appris à faire fidèlement ce qu’on leur disait de faire, c’est à dire n’importe quoi, mais plus vite que leurs voisins. Ils pouvaient cependant s’épargner cette peine en étant riches. Les Zélites étaient donc instruits même si le fonctionnement d’un presse-purée leur semblait encore mystérieux. Leur devise, qui avait fait oublier tous les anciens slogans spiritualistes, était : « Il vaut mieux faire la guerre même si cela n’améliore rien, que de risquer qu'il se passe quelque chose de pire en ne la faisant pas. » Et pour un Zélite digne de ce nom, donc riche, la guerre permet de mettre en œuvre tout ce qu’il a appris sur cette discipline qui distingue l’homme (et de plus en plus de femmes) des babouins (même si chez ces derniers, il y a des *mâles « alpha »* qui accèdent plus facilement à la nourriture et aux femelles que les autres et qui donc permettent d’obtenir un semblant de civilisation). Le Zélite ne s’intéressait que marginalement à la nourriture sauf de haute qualité, c’est à dire coûteuse, et aux femelles sauf jeunes et pas trop expérimentées: il avait à portée de main tout ce qui pouvait le rassasier. Non le Zélite voulait régner, être grand, rester dans les livres d’histoire, plier à sa volonté la multitude qui ne connaissait à peu près rien de l’entropie, de l’ordre, du désordre, toutes ces théories d’autant plus incontournables qu’on ne les connait pas ou si peu. Pour ce faire, le Zélite voulait la guerre : « Il faut faire la guerre pour vivre et vivre pour faire la guerre ». Bien entendu ce genre d’attitude va à l’encontre de toute raison raisonnante, de toute tentative de distinguer le vrai du faux, mais il fallait faire vite, très vite : *« Quand on ne sait pas où on va, il faut y aller le plus vite possible »* afin que tout le monde suive sans regimber.

Les Zélites détenaient la vraie foi, bien plus grande et bien plus puissante que celle qui attendait des miracles d’un miséreux qui avait le culot de chasser les marchands du temple. Les Zélites croyaient en eux-mêmes, rien qu’en eux. Ils pouvaient disserter des heures entières sur leurs capacités, leur culture, leur habileté intellectuelle, leur aptitude à échanger des miettes d’instant pour se régaler d’un festin dans le futur. Toutefois, ils n’auraient pas pu exprimer clairement la teneur de cette foi si ce n’est qu’il fallait pomper, ou plutôt faire pomper l’immense majorité de la planète car ils ne goûtaient guère les activités autres que le commandement, et détestaient toute forme de travaux manuels. Pomper c’était faire fonctionner avec efficacité et célérité le système qui leur avait permis d’accéder au rang qui était le leur et qui était donc éminent. Des théories bien plus fausses que celles que l’on associe à l’entropie leur permettaient de faire croire qu’ils étaient savants alors qu’ils n’étaient même pas instruits : le neuf devait remplacer l’ancien, ce dont on se doutait toutefois, même sans eux et leurs références savantes. Une nuée de sous-fifres aidaient les Zélites dans leur noble tâche : ils devaient diffuser leur foi, par les moyens modernes mis à disposition par les moyens technologiques du jour que d’ailleurs aucun d’entre eux n’avait inventé, ni même compris vraiment comment ça marchait. Moderne était associé à toute action des Zélites : il valait mieux fabriquer des robots heureux et des pauvres désespérés que l’inverse ; s’il fallait tuer un félon il fallait prendre un drone doté d’une intelligence artificielle sinon c’était un acte de barbarie.

Les Zélites de la planète entière avaient rallié les plus forts, comme toutes les élites le font toujours (ou presque). Les plus forts étaient les Gibis, du moins la branche bête et méchante des Gibis car si tous les Gibis étaient plus intéressés par l’argent que par le sexe, contrairement à toutes les autres tribus, ceux-là pensaient aussi que cette caractéristique pouvait servir de pensée. Nous les appellerons les Gibibis. Les Gibibis décidèrent d’imposer par la force la liberté de gagner de l’argent partout et toujours, en d’autres termes il fallait être moderne. Quelques millions de morts plus tard, leur liberté guidait les pas d’une immensité humaine dans presque tous les coins de la planète… sauf un. Quelques hurluberlus essayaient bien de dire que *pomper n’est pas tout* et qu’il faut peut-être définir un but, les Gibibis ne sourcillèrent pas : tout le monde, le monde entier doit pomper indépendamment de toute espèce de finalité car réfléchir retirerait une part significative au temps consacré à pomper.

Les plus ingénieux des Gibibis, connaissant les miracles de prospérité que font naître les guerres, eurent l’idée de créer des troubles chez leur ennemi irréductible, les Psars. De toute façon l’animosité était constante avec eux depuis la nuit des temps, peu de pauses avaient marqué les presque deux millénaires de cohabitation entre eux et la vraie civilisation. Les Gibibis ne s’intéressaient pas aux Psars uniquement parce que ces derniers possédaient un liquide magique et fabuleux qui pouvait transformer un imbécile en automobiliste (bien que beaucoup dans le monde n’arrivaient pas à discerner la différence). L’aide d’une partie des Psars, l’une des plus arriérés d’une région qui en compte tant, fut déterminante. L’un de cette fraction réussit même à sectionner le membre viril en inox ( fer avec moins de 1,1 % de carbone et12 % de chrome) qui se dressait pointé vers le ciel au cœur même de la plus importante, la plus célèbre, la plus admirée des villes : en un mot la première. Car les Gibibis adoraient compter, classer, évaluer. Par un miracle de la Nature, c’est toujours un Gibibi qui arrivait en tête des classements mondiaux : les Gibibis étaient les meilleurs et s’étonnaient que des fractions encore importantes de l’humanité ne le reconnaissaient pas.

Le membre viril en inox détruit, des efforts considérables de paix furent entrepris en rasant un pays qui s’apprêtait à être potentiellement dangereux et de toute façon qui n’avait rien à voir avec la castration architecturale précédente mais faut bien quand même faire un exemple si qu’on veut être respecté de ces sons of a bitch. Le résultat fut spectaculaire : après la multiplication des pains qu’avait connu la région, la multiplication des bombes connu un égal succès. Les avancées technologiques permettaient de mettre en avant le caractère moderne (no dead war) des nouvelles guerres : on rasait par voie aérienne des villes ennemies, des troupes terrestres pouvaient vaincre nos adversaires mais sans que nous participions aux combats, on vendait des avions à tous ceux qui étaient assez riches pour en acheter, des amis fidèles à nos valeurs finançaient des réseaux sanguinaires pour atterrer les Zélites, les Gibis et les peuples associés ce qui permettait de faire tout et n’importe quoi au nom des valeurs civilisationnelles. Les guerres Gibibis étaient présentes dès la fin de la tragique boucherie du siècle dernier. Un nouvel épisode s’écrivait en droite ligne du passé.

De Vasco de Gama à l’Aquarius

*Par Gérard Prémel*

Lorsqu'en mai 1498, Vasco de Gama quitte les Côtes du Mozambique pour s'engager dans l'Océan Indien il traverse une *mare incognita*. Ses compagnons, angoissés par une traversée qui leur paraît sans fin, le prient de rebrousser chemin. Mais ils naviguent depuis plus de trois semaines et il n'y a plus qu'une semaine de vivres à bord. «Faute de pouvoir faire demi-tour, leur dit-il alors, nous continuerons de l'avant.». Cinq ans auparavant, l 'espagnol Christophe Colomb, avait ouvert par l'ouest la route des Indes Occidentales. Tous deux inauguraient plus de six siècles de liberté de circulation rapidement transformée en domination planétaire de l'Europe. On ne le sait que trop, cette liberté nouvelle de circulation et d'installation ouvrait une ère de conquêtes, de pillages et de colonisations par laquelle l'Europe dans les siècles qui s'ensuivront, affirmera sa vocation d'impérialisme prédateur.

Le paraguayen Eduardo Gagliano rappelle dans *Les veines ouvertes de l'Amérique Latine* (Plon, 1981), l'ère de pillages, de génocides, d'ethnocides par quoi se traduisit la conquête, la colonisation puis le « développement » de l'Amérique du sud. David Stannard (entre autres) a dressé dans *American holocaust. The conquest of the New World* (O. U. P. 1992) le tableau terrifiant de ce que fut l'assujettissement des peuples originels - puis des déportés africains - à la toute-puissance Européenne du continent nord-américain. C'est essentiellement aux européens que les navigateurs ibériques assuraient la liberté de circulation sur les océans. Ce que résumait un marin de l'Aquarius, le navire de sauvetage en mer affrété par *SOS Méditerranée,* en avouant son sentiment d'injustice face à tous les sans-papiers d'Afrique et du Moyen Orient tentant de traverser la Méditerranée au péril de leur vie : « Avec mon passeport français je peux voyager dans le monde entier... Pourquoi nous on a ce droit et pas eux ? » (Ouest-France 24-11-2016).

Et le fait est que la liste des noyés en Méditerranée ne cesse de s'allonger. Depuis le début de cette comptabilité macabre (janvier 2014), près de 15000 êtres humains y ont disparu, sans compter les morts dans les déserts ou dans les zones de combat. Tous nous disent : « Compte tenu de ce que vous avez fait ou laissé faire dans nos pays respectifs, nous sommes contraints d'émigrer *Et faute de pouvoir faire demi-tour, nous continuerons à risquer notre vie en allant de l'avant...»*. La seule vraie question qui sa pose alors à nous désormais est : non pas *accueillir toute la misère du monde,* mais beaucoup plus simplement : assumer notre responsabilité quant à l'état actuel de la planète

Et là, les sirènes d'alarme des politiques et des médias de la droite française sombrent dans le ridicule. L'indice de peuplement d'un pays se mesure à sa densité. On sait que la densité de la France est très moyenne : 116 hab/km. Il convient donc alors de rappeler que l’Italie compte 191,5 hab/ Km2 ; l’Allemagne 232,7 hab/km2 ( deux fois plus que la France) ; Le Royaume Uni, 260 hab/km2 (2,25 la densité de la France). On peut comprendre l'émotion de ces trois pays devant l'accroissement de leur solde migratoire, lequel dépasse largement celui de la France. Mais leur population est fondée à trouver que notre pays présente un retard d'humanité considérable par rapport aux leurs, compte tenu de ses incomparables capacités d'accueil.

Pourtant il ne manque pas en France, de personnes et d'associations aussi généreuses qu'inventives. Mais la mise en œuvre de ces vertus est entravée chez nous par le poison violent de l'égoïsme nationaliste, qui imprègne nos actuels gouvernants quasi autant que leurs opposants de droite et d'extrême droite et qui gangrène une bonne partie de notre administration. Question de fond : comment produire le contre-poison ?

* Republicanisme et Universalisme ou Communautarisme et Différencialisme… Lorsque la « Presse » fait du Zele et que la Gauche signe son Arrêt de Mort

*Par Jacques Cotta*

Il est coutumier de dire que les phénomènes qui se produisent outre-Atlantique ne sont que le prélude de ce qui nous attend ici, avec un décalage dans le temps plus ou moins important. La mondialisation n’épargnant aucun domaine, les questions idéologiques, identitaires, civilisationnelles y sont soumises. Et la presse avec. Ainsi, au lendemain des assassinats de Charlie Hebdo en 2015, un journaliste noir américain de « The Atlantic », Ta-Nehisi Coates, par ailleurs militant noir des « black Panthers », interroge « Libération » sur la présence de journalistes arabes dans sa rédaction. La question semble tout autant anodine que les conseils proférés. « Aux Etats-Unis, il y avait un manque, mais il y avait des Latinos, des Noirs, dans toutes les rédacs » indique le confrère. Ce qui pouvait passer pour une simple réflexion anecdotique il y a trois ans, sans conséquence, a fait son chemin. En cet été 2018 le journal « Libération » nous indique que « cette question a été un sujet réel de réflexion au sein de la direction du journal ces dernières années ». « Sommes-nous une rédaction blanche »? Et comme si cela était un drame, le journal d’indiquer « on l’a été, on l’est encore. Ça a changé un peu. On part de loin ». La démarche est pour le moins étrange ;

**Recensement ethnique et communautarisme**

Pour répondre, le journal s’engage dans ce qui ressemble à un début de recensement ethnique. Voilà donc un des principaux quotidiens parisiens, chantre de «l’antiracisme», prêt à fustiger par exemple Robert Ménard le maire de Bézier lorsqu’il engage un décompte ethnique dans les écoles de la ville, qui lui emboite le pas sans même sembler s’en rendre compte. Mais quel est donc le cadre idéologique et intellectuel qui permet aux racistes et antiracistes d’afficher les mêmes méthodes ? Derrière l’anecdote, ce sont des choses très sérieuses qui sont en jeu.

Le Communautarisme s’appuie en général sur des faits précis, réels, qu’il ne s’agit pas de nier, mais dont l’exploitation à des fins politiques revient à la remise en cause des règles républicaines qui permettent de vivre ensemble. Les exemples abondent. La tyrannie que subissent des filles dans certains quartiers doit-elle être l’affaire de la seule «communauté féminin» ? L’homophobie que subissent certains jeunes doit-elle être la seule question de la «communauté homo» ? La discrimination que connaissent certains Noirs ou Algériens doit-elle être réduite aux seules «communautés noires et arabes» ?

Évidemment, lorsque l’idéologie fascisante que porte notamment l’islamisme politique dans les quartiers frappe, c’est toute la république qui est concernée et ses principes universalistes qui sont attaqués. Cela pour les filles, les homos ou plus généralement pour l’embauche qui organise la discrimination au compte du capital. Contrairement à la République, les communautarismes enferment dans des ghettos les catégories concernées, tout en dénonçant la situation dans laquelle ils les ont eux-mêmes placées. La République a des règles qui permettent de vivre ensemble. Elle ne définit pas les citoyens en fonction de leurs différences mais en fonction des droits et devoirs qu’il leur revient de partager.

La démarche du journaliste américain et la préoccupation de Libération sont révélatrices d’une mise à mal de la tradition universaliste française, de la vie républicaine malmenées au profit d’un communautarisme qui pointe et qui progresse chaque jour. En réalité «Libération» répond aux attaques récurrentes qu’on peut entendre ici ou là, notamment dans les milieux d’une certaine «gauche», qui mettent en cause «cet odieux entre-soi d'ignobles petits blancs frileux qui refusent de se faire enrichir culturellement». La problématique communautariste n’est pas de savoir combien il y a de journalistes dans une rédaction, ce que sont leurs compétences, la ligne éditoriale qui les conduit, les choix rédactionnels qui sont faits, mais leur sexe ou la couleur de leur peau. Le journaliste américain poursuit d’ailleurs de façon non équivoque. L’absence des Arabes et des Noirs dans les rédactions parisiennes serait un élément clé permettant de comprendre et d’expliquer «Je suis Charlie». «Je suis Charlie» exprimait une détermination opposée à l’islamisme politique auteur des assassinats du journal satirique. Cette détermination était donc, à en croire la démarche de notre confrère américain, une affaire de Blancs. Sans l’écrire explicitement, un journaliste arabe aurait sans doute mieux compris la démarche des assassins. La question politique était donc reléguée en arrière-plan. Voilà une des premières conséquences de ce communautarisme étranger à nos traditions républicaines qui substitue aux qualités, aux positions, aux compétences la couleur de peau, sujet politiquement correct, dans les milieux de «gauche» notamment, et qui revient au fond à tempérer la critique des actes criminels, et à trouver une explication «raciale» à leurs auteurs.

Comment en est-on arrivé là ?

Comment donc le pays de 1789 peut-il se trouver si perméable à ce qui est étranger à ses principes, à ses règles, à sa devise ? Il existe une relation étroite entre la politique mise en œuvre et l’idéologie qui s’impose. Peu à peu, sous le coup de la destruction du bien commun, derrière les exigences du capital pour qui «le pognon» mis dans les aides sociales est une dépense superflue, ce sont les valeurs de solidarité, de fraternité, d’égalité qui ont été saccagées. Sans doute imparfaites jusque-là, ces valeurs avaient toutefois prise sur la société, incarnaient une conception de la vie commune. Aujourd’hui leur ont été substitués un individualisme forcené, un chacun pour soi et surtout personne pour les autres.

Le mode de production capitaliste a transformé nos sociétés en sociétés d’individus, cherchant à atomiser toute problématique pour laisser le sujet seul face au corps dominant. Seul, donc impuissant. La question n’est plus, ne doit surtout plus être le rassemblement des opprimés contre leurs oppresseurs. L’individualisme revendiqué aboutit à exploser les communautés humaines. Tous les secteurs de la vie courante sont concernés. Sur le plan intime, la famille patriarcale par exemple est fustigée par tous ceux qui considèrent que cela coûte trop cher, que ça constitue une entrave à la mobilité et la flexibilité dont le capitalisme a toujours besoin, que ça incarne un lieu de solidarité contraire aux lois du marché idéal. Sur le plan social, l’individualisation est directement prônée contre le tout collectif. Les «lois Travail» de Hollande et Macron qui détruisent les conventions collectives, qui limitent les cadres de représentation des personnels, qui limitent ou liquident les garanties minimales n’ont d’autre but que de livrer le travailleur au bon vouloir de l’employeur, sans résistance collective possible. L’objet n’est plus l’antagonisme de classe entre capital et travail. Le salarié n’a plus comme ennemi que son collègue de travail. Pour tout «dégraissage», la question se résume à «qui passera à la trappe». Le «lean-management», inventé dans le secteur automobile américain, et depuis propagé par la mondialisation dans tous les secteurs, revient à faire décider par un collectif de travail qui doit être viré. Telle est la loi du capital.

Avec les valeurs, c’est le cadre national lui-même qui doit être balayé. La bouillie intellectuelle dominante aboutit à assimiler les nations aux nationalismes et à leur faire porter la responsabilité de tous les maux de la société. Elles seraient responsables, donc doivent être détruites. En Yougoslavie «les bombardements humanitaires» ont fait leur œuvre. Comme en Libye ou en Syrie. Le capital opère jusque dans les détails. Les langues sont bouleversées au profit du «Globish», expression du politiquement correct à la mode américaine dont le dernier avatar est l’écriture inclusive qui exprime une conception étrange de l’égalité homme femme, et qui rend tout texte illisible.

**Le communautarisme ennemi de la communauté politique**

Les revendications les plus absurdes mêlées à cette idéologie, produit de la mondialisation capitaliste, donne naissance à ce communautarisme étranger à nos valeurs, mortifère pour la république elle-même. Dans les cantines scolaires on réclame du Halal ou du Casher, du végétarien ou du Vegan… La différence dés le plus jeune âge, plus rien de commun, voilà la consigne ! Le séparatisme et le différentialisme doivent ainsi s’imposer au républicanisme et à l’universalisme, érigeant les droits de l’individu-roi contre la communauté politique. Les exemples abondent. On pourrait ainsi parler des minorités sexuelles, des gays, des lesbiennes, des trans, des bi, et maintenant, dernier terme à la mode pour exprimer cette décomposition, des «genrés», des «cis», des «trans»… Une fois encore il ne s’agit pas ici de nier le malaise que peut connaitre un individu ou un autre sur toute question, alimentaire, identitaire, sexuelle. Mais de comprendre où nous mène la considération de catégories à part au-dessus de la communauté politique.

La preuve par l’absurde. Nous sommes sur le plateau de Daniel Schneiderman. Celui-ci fait une émission sur les LGTB et remarque l’absence de femmes parmi ses invités qui rassemblent quatre représentants de ladite communauté gay.

- Je ne suis pas un homme, je ne sais pas ce qui vous fait dire que je suis un homme, mais je ne suis pas un homme, le coupe un barbu.

- L’apparence ?

- Il ne faut pas confondre identité de genre et expression de genre. Je refuse qu’on me genre comme un homme. Je suis non binaire. Ni masculin, ni féminin.

Pour sa couleur de peau, l’homme se dira contre toute évidence «non blanc» car à moitié libanais. Ainsi, partant d’un malaise personnel – indiscutable – et qu’il ne s’agit pas de nier, le malaise de s’être vu attribuer par la nature un sexe que l’on refuse, nous voilà sommés de ne « pas genrer » les individus, de ne pas reconnaitre un homme ou une femme là ou pourtant l’affaire ne fait pas de doute. Bref, de réduire le cadre collectif qui gère la communauté politique à une multiplicité de volontés individuelles.

Curieusement le communautarisme réclame l’ouverture à l’autre alors qu’il n ‘est d’abord ouvert qu’à lui-même. Il en est ainsi des « racisés » nouveau terme à la mode, employé ici ou là, dont les porte-paroles seraient le CRAN, (conseil représentatif des associations noires) ou encore le PIR (le parti des indigènes de la république). Il y a là une des expressions les plus nettes de la décomposition politique. On commence par se victimiser, puis on fait haro sur le Blanc, coupable de porter sur ses épaules le colonialisme… Sur le plan pratique, c’est pour cette raison que sont organisées des « journées d’études décoloniales » patronnées par des universitaires, interdites aux Blancs. On y trouve des militants du NPA, du PCF, et parfois même de la FI. Expression d’une décomposition intellectuelle qui renoue avec le gauchisme soixante-huitard qui prônait la nécessité de gagner les prétendues « nouvelles avant gardes » dont la caractéristique était d’abord d’être étrangères au processus de production, aux salariés, aux ouvriers.

Les dirigeants du PIR profèrent les plus abominables slogans racistes, revendiquent leur antisémitisme, les pétitionnaires attitrés n’y ont jamais trouvé à redire et pas un tribunal n’a eu à les juger. La remise au goût du jour des critères «raciaux» et le développement d’une haine des «blancs» qui serait nécessaire pour en finir avec l’oppression coloniale, tout cela ne gêne nullement le gratin du gauchisme universitaire. L’«intersectionnalité des luttes», c’est cette étrange alliance des LGBT, des «racialisés», et de tous les groupes porteurs des lubies du moment, totalement indifférents à la situation de la grande masse du peuple, satisfaits de la marginalisation et de la division du mouvement ouvrier et tout fiers de leur auto-promotion au rôle de nouvelle avant-garde de l’histoire. Une farce qui accompagne le macronisme dont elle est l’autre visage.

La dislocation du bien commun au profit du capital financier a besoin de ces leurres que le système exploite à merveille. Tout ce qui s’oppose à la nation, à la république, aux lois communes est élevé au rang de nouveau mouvement révolutionnaire. Ainsi, Edwy Pleynel qui dirige Mediapart s’est-il fait le chantre de Tariq Ramadan pendant que Houria Bouteldja, la «camarade» responsable du PIR se réjouissait des pendaisons d’homosexuels à Téhéran tout en recevant le soutien de groupes pro LGBT comme le NPA ou encore d’une frange au sein de la FI. Cette incroyable confusion – qui est sans doute une des formes de «l’intersectionnalité des luttes» – repose sur des mots d’ordre communs : feu sur la république, feu sur la laïcité, feu sur la liberté de penser et la raison, feu sur la nation. Mots d’ordre évidemment inoffensifs pour les classes dominantes mais qui entrent parfaitement dans leurs vues. N’y a-t’il d’ailleurs pas là une des faiblesses d’un mouvement défini comme gazeux, qui tolère en son sein des positions tellement diverses qu’elles peuvent aboutir à l’arrivée à une grande confusion et à quelques dramatiques contradictions.

*Article paru in la-sociale.viabloga.com*

* Vous Savez, on a eu une Belle Vie, Helene et Moi (nouvelle)

*Par Hervé Mesdon*

Baptiste arrivait vers 6 h : «c’est encore moi, tu vois Yvonne». Yvonne lui disait : «tiens, prends une chaise». Il s’asseyait et il pleurait en silence. Il n’essayait pas d’arrêter ses larmes.

Elle continuait à préparer la soupe. Il n’enlevait ni sa vareuse, ni sa casquette d’ancien marin de commerce. Les mains à plat sur ses genoux. Les larmes coulaient et elles tombaient où elles pouvaient.

-Je suis venu t’embêter encore avec mes histoires, je vais pas rester .

-Pour l’instant c’est histoires sans paroles en tout cas.

-Oui, je vais y aller, je reviendrai un autre jour quand ça ira mieux.

-Dis pas d’ bêtises, tu vois bien que je fais la soupe, tu vas la manger avec nous.

Petit à petit les larmes diminuaient et puis elles s’arrêtaient.

-On dirait que ça va mieux ?

-Tu peux pas savoir comme c’est dur Yvonne. Et les larmes recommençaient à couler.

Vers 7 h Adrien rentrait du travail.

 -Tiens, Baptiste !

-Oui tu vois, c’est encore moi.

 -Et elle t’a même pas servi un coup d’ pinard !

-Sûrement pas, d’ici que le pinard lui réamorcerait la pompe, je préfère le laisser se vider d’abord.

Baptiste souriait alors. Adrien s’asseyait en face de lui et il remplissait deux verres : «alors, qu’est-ce que tu deviens ?» Dès qu’Adrien était là, Baptiste ne pleurait plus. Il enlevait vareuse et casquette. Il pouvait parler les choses au lieu de les pleurer. A partir de ce moment là, il n’arrêtait plus, il parlait, il parlait, il aurait parlé des heures et des heures. Il parlait d’elle, de lui et elle, il parlait de ce qu’il n’y avait plus et puis il parlait du rien, du vide, du froid, du silence de maintenant. Vers 10 h Adrien disait qu’il fallait aller dormir. Baptiste, docile, s’en allait alors, titubant un peu.

Depuis plus de deux ans c’était ainsi, depuis la mort de la femme de Baptiste. C’était pas une vie pourtant qu’il avait eue Baptiste avec Hélène. Quand elle était morte on avait dit que sûrement c’était une délivrance pour tous les deux. Hélène c’était juste un peu au-dessus du légume : elle grognait, remuait un peu une main, bougeait les yeux. Trente ans qu’elle était comme ça. Le bateau de Baptiste était à Dakar. Un télégramme : «Hélène gravement malade». Il était rentré par avion. Voilà, il l’avait retrouvée comme ça, une «attaque». Il y avait son fils de 5 ans, il y avait Hélène. Il avait quitté la marine et trouvé un emploi de magasinier. Il avait élevé son fils, il s’était occupé d’Hélène. Il fallait tout faire pour elle : la lever, la coucher, l’installer dans le jardin en été, près de la cheminée en hiver, la faire manger, la laver. Il fallait tout faire, il avait tout fait. Quand son fils, à 18 ans, était à son tour entré dans la marine, Baptiste avait arrêté son travail pour mieux s’occuper d’Hélène. Ses deux petites retraites, les légumes de son jardin vendus sur le marché, ils avaient vécu de ça. Son fils avait vite cessé de les voir, il n’y avait plus eu qu’Hélène. Il lui arrivait de dire à Yvonne et à Adrien : «vous savez on a eu une belle vie, Hélène et moi». «Les gens peuvent pas savoir».

Il disait qu’il avait compris plein d’choses avec elle, des choses qu’on ne peut même pas expliquer : «elle savait se faire comprendre, je la comprenais moi». Quand Hélène était morte, il s’était dit comme les autres que c’était une délivrance pour tous les deux. Il y avait eu l’enterrement et on lui avait rabâché que c’était sûrement une délivrance et il répondait oui, oui. Mais dès le lendemain matin il avait su que ça n’était pas une délivrance.

Et de n’avoir plus que le mur à qui parler, c’était une délivrance peut-être ? Et de n’avoir plus le chaud de son corps dans le lit ? Et de n’avoir plus à lui mettre son chapeau pour le soleil ? De ne plus lui faire sentir les fleurs du jardin ? Combien de fois il ne s'était pas dit qu'il allait la rejoindre, mais il n'avait pas eu le courage. "Maintenant c’est trop tard». Et c’était comme ça depuis plus de deux ans. Tous les deux, trois mois il venait, il pleurait avec Yvonne, il parlait avec Adrien. Yvonne se disait qu’on ne pouvait pas continuer à le laisser dans cet état : «une pitié de voir un homme se moisir comme ça». Un jour elle décida de prendre le taureau par les cornes. Elle se souvint qu’autrefois au bal, Victorine Person et Baptiste dansaient quelquefois ensemble. Et puis Baptiste avait rencontré Hélène. Victorine n’avait rencontré personne. De temps en temps, sur le marché Yvonne et elle faisaient un brin de causette. Victorine n’avait jamais été une beauté et comme tout le monde elle avait vieilli, mais bon… Un dimanche Yvonne invita les deux âmes esseulées. Trois mois plus tard, pour le mariage, Yvonne s’était mise en frais d’un chapeau neuf et Adrien pour une fois avait mis la cravate.

* Journaux de Reference et «Fake News»

*Par Pierre Guerlain*

Récemment *Le Monde* a publié un article renvoyant à un petit manuel de détection des «fake news», ce vocable qui fait florès depuis l’élection de Donald Trump renvoie à des techniques de désinformation ou propagande vieilles comme le monde. La rumeur, nous a appris Jean-Noël Kapferer dans un ouvrage datant de 2010, est le plus vieux média du monde. «Fake news» : Appliquer au Web les bonnes pratiques éditoriales des journaux » dit le titre de cet article du *Monde* qui constitue ainsi les journaux en exemples à suivre.

Les médias dominants de qualité apportent énormément d’informations et de commentaires qui sont précieux pour tout citoyen soucieux de la vie démocratique mais ils peuvent être aveugles sur…leurs propres points aveugles, leurs impasses, leur rhétorique proche des milieux d’affaires et leurs omissions calculées. Les médias dominants reflètent souvent les opinions, préjugés et philosophies des dominants. Ce n’est pas une découverte, les spécialistes des médias le disent depuis des décennies.

Il y a certes une critique des médias qui est complotiste et les insultes qui pleuvent sur les médias dominants de qualité sont aussi vulgaires qu’à côté de la plaque (merdias ou le «Lügenpresse» que les néofascistes de l’AfD (Alternativ für Deutschland) utilisent en Allemagne, en ligne directe avec le passé nazi de ce pays). Des gens comme Soral se sont fait les experts en désinformation sous couvert de correction des mensonges des médias dominants.

Revenons au point de départ : l’article du *Monde*. Il y aurait donc d’un côté les producteurs de «fake news», Trump, ses soutiens, les complotistes ou les dupes de Poutine et, de l’autre, les bons journaux de qualité. Les choses sont bien évidemment bien plus complexes. Il y a tout d’abord dans le monde occidental, qui est le seul qui m’intéresse ici, les cas ou «les bonnes pratiques éditoriales des journaux» sont absentes de ces journaux qui publient de fausses informations. Inutile de remonter aux fausses informations publiées, par exemple, par le *New York Times*, au moment de la guerre d’Irak lorsque ce quotidien a fait croire à la présence d’armes de destruction massive dans le pays dirigé par le dictateur Hussein - qui avait bénéficié du soutien de l’Occident pendant des années. Ce journal a failli à ses obligations déontologiques et soutenu une guerre sous de fallacieux prétextes. Les excuses par la suite n’ont pas gommé les morts ou le chaos qui nous affecte toujours. Le fait que le *New York Times* n’ait probablement pas menti délibérément mais ait suivi la pente de ses croyances idéologiques n’est que secondaire. Il a produit de fausses nouvelles, des «fake news» alors qu’au moment des *Pentagon Papers* il avait publié des informations véridiques nécessaires au débat public. C’était il y a bien longtemps, en 1971.

Plus récemment le *Washington Post* a publié toute une série d’articles qui s’apparente plus à de la propagande pour dénoncer la propagande russe. Glenn Greenwald, le journaliste qui avait, avec Laura Poitras, permit la révélation du scandale de la NSA par Edgar Snowden et qui a reçu le prix Pulitzer, en a fait l’analyse. Il a produit une liste de bobards mis en circulation par divers organes de presse. Impossible donc de croire béatement les journaux dont les bonnes pratiques sont parfois invisibles. Les «fake news» ne sont pas que le fait de Trump, de la Russie avec RT et Sputnik ou des sites complotistes. Elles sont aussi, parfois, au cœur de ces organes qui devraient servir de modèles.

Un autre phénomène important qui est bien moins remarqué est celui qu’un auteur américain, Andrew Bacevich, appelle les «vraies infos qui sont ignorées». C’est évidemment la norme à la télévision qui passe sous silence quantités d’informations cruciales, mais qui attend encore aujourd’hui une information de qualité de la part des boites à divertissement ? Il est bien plus grave que les journaux de référence pratiquent l’omission calculée car eux seuls sont la source intellectuelle pour les débats politiques de qualité.

Dans un autre article, Bacevich évoque le fait que la récente publication des archives américaines permet de mettre un terme au débat sur la promesse faite à la Russie de ne pas étendre l’Otan. Son article contient un lien vers ces archives et confirme ce que dit la Russie sur la promesse faite et non tenue. Bacevich, qui est un conservateur très critique de la politique étrangère de son pays, n’a aucune admiration pour Poutine qu’il décrit comme «plutôt un sale type». Il pointe ici un défaut majeur des médias dominants : les aspects qui ne cadrent pas avec leur idéologie ou celle de leurs propriétaires disparaissent dans le grand silence. Le «no news» est souvent aussi grave que les «fake news» et induit des erreurs ou interprétations erronées qui ont un impact énorme dans la «fabrique du consentement» (Chomsky/Herman).

Sur l’affaire Skripal, l’ancien agent double victime d’une tentative d’assassinat en Angleterre *Le Monde* n’a pas publié d’analyse des mensonges du ministre des affaires étrangères britannique, Boris Johnson. Celui-ci est connu pour ses bobards sur le Brexit ou ses gaffes fort peu diplomatiques. Il avait affirmé lors d’une interview avec *Deutsche Welle* que le laboratoire d’analyse de Porton Down lui avait assuré que la substance chimique utilisée pour la tentative d’assassinat, le Novichock, provenait de Russie. Ce que le directeur de ce laboratoire, Gary Aitkenhead, a infirmé. Cette information sur les mensonges officiels, dans un pays connu pour sa propagande mensongère au moment de la guerre d’Irak sous Blair, est donc capitale. Ne pas la publier ou la commenter est une faute déontologique grave. Deux liens vers un article du *Spiegel* et une émission de Channel 4, deux autres médias dominants de qualité qui discutent cette information cruciale montre qu’il est possible de ne pas omettre les éléments importants sans tomber dans le complotisme. Aucun de ces deux médias dominants de qualité n’est pro-russe.

Si l’on veut lutter contre la propagande russe (ou celle de n’importe quel autre pays, Chine, Israël, États-Unis), il vaut mieux ne pas lui ressembler, même en mode mineur. Le mensonge par omission a les mêmes effets que le mensonge par commission. Sur de nombreux problèmes touchant à la Russie, un pays autocratique où la liberté de la presse est bien loin d’être garantie, les médias occidentaux s’autorisent raccourcis, «fake news» ou «no news» aux effets délétères. Aux États-Unis CNN et MSNBC se sont fait une spécialité de la dénonciation de Trump en marionnette de Poutine alors même que la relation États-Unis-Russie ne cesse de se dégrader sous le règne du président bouffon (qui peut-être ne décide pas vraiment de ses politiques). Les études sérieuses montrant que les tentatives d’influence russe n’ont pas pu avoir un effet significatif sont ignorées ou rejetées comme étant de la propagande russe. L’une d’entre elles est pourtant fort documentée et signée par trois professeurs d’université.

*Le Monde* répète que la ligne rouge d’Obama concernant les armes chimiques a été franchie en 2013 mais qu’Obama n’a pas réagi. L’ancien président américain a pourtant déclaré à *The Atlantic* que le directeur des services secrets, James Clapper, lui avait indiqué que ses services n’étaient pas sûrs à 100 % de l’origine de l’attaque chimique (not a «slam dunk»). Cette information change tout car s’il s’agissait d’une opération de com’ en « faux drapeau » des djihadistes l’objectif était peut-être d’impliquer les États-Unis dans une guerre sous de fallacieux prétextes. Cette information tronquée, donc fausse, est reprise dans un article daté du 9 avril 2018 et répétée dans l’éditorial du 11 avril. Il serait bon que *Le Monde* respecte les «bonnes pratiques éditoriales» dont il se fait le chantre et ne répande pas une fausse nouvelle.

Sur l’Ukraine, *Le Monde* n’a pas repris des informations sur la présence de groupes néonazis que la BBC avait mentionnés ou les analyses de politologues américains de renom comme [Mearsheimer](https://www.foreignaffairs.com/articles/russia-fsu/2014-08-18/why-ukraine-crisis-west-s-fault) et a donc mutilé ses analyses sur la situation ce qui a conduit à créer l’impression qu’il y avait opposition manichéenne entre le camp du bien et le camp du mal. C’est précisément ce, qu’à juste titre, l’on reproche à RT de faire. La propagande russe est à bonne école en Occident où pourtant la liberté de la presse est bien plus grande.

Les grands médias de qualité ne pourront regagner la confiance de leur public qu’en évitant les fausses nouvelles, et les vides informationnels plus ou moins délibérés. En tant que lecteur, j’ai besoin de savoir que mon journal de référence ne choisit pas délibérément d’ignorer des aspects essentiels d’un phénomène.

Ni *Le Monde* ni le *New York Times* n’ont commenté le fait que la promesse de ne pas étendre l’Otan avait bien été formulée et donc, sans recourir aux «fake news», ces deux organes de presse se sont fait les auxiliaires d’une désinformation. Ils n’ont pas donné d’écho au fait que quatre sénateurs, dont Sanders, ont lancé un appel à la reprise des négociations sur le nucléaire avec la Russie. Ils participent ainsi à l’atmosphère de guerre froide qui n’est pas le fait de la seule Russie autocratique et ne semblent pas comprendre que la propagande russe se niche dans les omissions et les failles des médias occidentaux. La guerre de l’information bat son plein, sur la Syrie, Israël, l’Iran, le Venezuela ou la Russie mais trop souvent elle est manichéenne et parcellaire. Personne ne croit Poutine sur parole, ce qui est bien, il ne faut pas croire sur parole les services secrets américains ou les grands journaux de référence, même s’ils sont effectivement essentiels à notre vie démocratique.

*Pierre Guerlain enseigne à l’Université Paris-Nanterre. Article paru dans la revue Recherches internationales* [*http://www.recherches-internationales.fr*](http://www.recherches-internationales.fr)

***Réchauffer la banquise***

**Publication**: Jean-Luc Gonneau **Rédaction en chef** : João Silveirinho **Éditorialistes**: Sylvain Ethiré, Jacques-Robert Simon, Claude Soufflet **Conception**: Jean-Christophe Frachet **Humeurs** : Mick et Paule, **Grande Reportère**: Florence Bray. **Adresse et abonnement** : Le Cactus Républicain - *J.L. Gonneau* - 31, rue de la Courneuve, Bat.B1 93300 Aubervilliers **Courriel :** jlgonneau-lagauchecactus@orange.fr **Internet :** http://www.la-gauche-cactus.fr/SPIP/

*Les manuscrits, pédiscrits, buccoscrits, tapuscrits, électroscrits etc. reçus, publiés ou non, ne sont ni rendus ni échangés. On vous aura prévenus.*

**Elles/ils écrivent dans La Banquise :**

*David Hassan Abassi, Mina Ahadi, Madjid Ait Mohamed, Patrick Alexanian, Gilles Alfonsi, Mahin Alipour, Anne Alize, Jean-Paul Alletru, Gérard André, Jacques Ansan, Jean-Michel Arberet, Elie Arié, Jacques Atlan, Fabrice Aubert, Rémi Aufrère, Robert Ausseur, Clémentine Autain, Aveclotantousenva, Gilles Bachelier, René Balme, Jérôme Baloge, Paul Baquiast, Jean Baumgartein, André Bellon, Gérard Belorgey\*, Abdelhak Berheri, Géraldine Biaux, Danielle Bleitrach, Boaventura de Sousa Santos, Gérard Borvon, Said Bouamamas, Jean-Pierre Boudine, Barbara Bouley, Alain Bousquet, Hugues Bousquet, Patrick Braibant, Florence Bray, Jacques Broda, Alain Brossat, Jean-Philippe Brunet, Fernando Buen Abad Domínguez, Marie-George Buffet, Olivier Cabanel, Michel Cabirol, Cadoudal, Michel Caillat, Philippe Callois, Isabelle Cappe, Aloys Carton, José Caudron, Jean-Claude Charitat, Jean-François Chatelat, François de la Chevalerie, Mahor Chiche, Sophia Chikirou, Olivier Clerc, Fabrice Cohen, Daniel Cojean, François Colas, Maxime Combes, Samira Comingand, Albano Cordeiro, Fabienne Courvoisier, Jacques Cros, Andy Crups, Leïla Cukierman, Shala Daneshfar, Pedro Da Nobrega, Georges Debunne, Jacques Decaux, Jacques Declosménil, Chantal Decosse, Jean-Michel Dejenne, Jean Delons, Monique Dental, Emmanuelle Depollier, André Depouille, Elisabeth Dès, Antonio Dias, Françoise Diehlmann, Jean-Michel Dodd, Evelyne Dubin, Béatrix Dupraz, Marlène Dupraz, Emmanuel Dupuy, Pierre Efratas, Amine El Khatmi, François Esquer, Sylvain Ethiré, Marcel Etienne, Michel Evrard, Jacques Fath, José Pablo Feinmann, Eric Ferrand, Jean-Claude Fiemeyer, Yann Fiévet, Alain Foix, Jean-Christophe Frachet, René Francal, Jacques Franck, Eduardo Galeano, Gabriel Galice, Stéphane Gatti, Christian Gautier, Gévé, Séverine Gille, Vincent Glenn, Jean-Luc Gonneau, Philippe Goubault, Allain Graux, Denis Griesmar, Jacques Grieux, Serge Grzesik, Pierre Guerlain, Vincent Guillot, John Hagelin, Eric Halphen, Jack Harmand, Jacky Hénin, Pierre Henry, Georges Hervel, Jean-Marc Holleaux, Michel Hulin, Jancry, Diana Johnstone, Fabienne Jouvet, Mahamadou Ka, Saül Karsz, Eddy Khaldi, Liet Kynes, Lionel Labosse, Dominique Lacout, Marc Lacreuse, Nathalie Laillet, Denis Langlet, Diane Le Béguec, Olivier Le Cour Grandmaison, Hervé Le Crosnier, Jacques Le Dauphin, Alain Le Dosseur, François Ledru, Jean-Pierre Lefebvre, Michel Lefebvre, Jean-Claude Lefort, Jeannick Le Lagadec, Christian Lemasson, René Lenoir, Marie-Françoise Lepetit, Eve Lerner, Estelle Leroy-Debiasi, Didier Le Scornet, Jean-François Le Scour, Marie-Pierre Logelin, Jacques Lombard, Mercedes Lopez San Miguel, Frédéric Lordon, Doc Lottin, Loulou, Alexis Lucas, François Lucas, Benoist Magnat, Jean-Claude Mairal, Roland Maire, Azar Majadi, Jorge Majfud, Oliver Makepeace, Dimitri Makrygiannis, Marc Mangenot, Roger Martelli, Laurence Matignon, Jérôme Maucourant, Chloé Maurel, Hervé Mesdon\*, Georges Michel, Mick et Paule, Patrick Mignard, Tarik Mira, Yvonne Mignot-Lefebvre, Fatiha Mlati, Michel Moine, Ricardo Monserrat, Arnaud de Morgny de Maeyer, Jean-François Morin, Alain Mouetaux, Arnaud Mouillard, Eric Mouron, Joël Murat, Maryam Namazie, Michel Naudy\*, André Nouschi, Paul Oriol, Vincent Ortega, Oussama, Paloma, Henri Paris, Pierre Pascallon, Pierre Payen, Jean-René Peltier, Antonio Pereira Nunes, Jean-Pierre Petit, Michel Peyret, Michel Pillier, Rafael Poch, Michel Portal, Thomas Posado, Gérard Prémel, Gabriel Puricelli, Gérard Raiser, Amir Ramses, Guy Ratane-Dufour, Alberto Riboletta, Anne-Cécile Robert, Roberto Robertelli, Ruy Rodrigues Da Silva\*, Maria Graziella Rodriguez, Michel Rogalski, Régis Roquetanière, Alain Ruscio, Claude Sam\*, Otavio Santos, Emmanuel Saussier, Scribrouge, Youssef Seddik, Luis Sepulveda, Marc Silberstein, Patrick Silberstein, João Silveirinho, Karim bey Smail, Claude Soufflet, Laurent Tarillon, Matthias Tavel, Paulo Telheiro, Antoine Thivel, Patrick Trannoy, Sophie Troubac, Denis Troupenat, Alain Uguen, Bernard Uguen, Rémi Uzan, Bruno Valentin, Jérôme Valluy, Jean-Robert Velveth\*, Christophe Ventura, Marie-Christine Vergiat, Michèle Vianès, Claire Villiers\*, Paul Vincent, Eugenio Raul Zaffaroni, Louis Weber, Louie Wyler, Olivia Zemor, Laure Zudas, Nadine Zuili…*

*\*Hélas décédé-es*

**Et en plus, sur notre site, des textes et graphismes d’autres auteurs :**

*Paul Alliès, René Assandri, Jean-Pierre Berlan, Jean-Marie Berniolles, Jean-Christophe Bonté, Jean-Bricmont, Etienne Chouard, Pascal Colrat, Jeremy Corbin, Marc Dolez, Jérôme Guedj, André-Jacques Holbecq, Etienne Imer, Raoul-Marc Jennar, Monica Karbowska, Jean-Jacques Lemarchand, Maurice Lemoine, Herwig Lerouge, Henri Maler, Maurice Martin, Patrick Mignard,*

*Marie-José Mondzain, Christophe Ramaux, Serge Regourd, Emir Sader, Joël Yoyotte-Landry, Philippe Zafirian, Didier Zuili …*

**Elles/ils ont participé aux cafés-débats de La Banquise :**

*Paul Alliès, Clémentine Autain, Géraldine Biaux, Hamida Bensadia, Jean-Pierre Berlan, Agnès Bertrand Jean-Christophe Bonté, Claude Boucher, Camille Cabral, Etienne Chouard, Eric Coquerel, Alexis Corbière, Michèle Dessenne, Jean-Claude Fiemeyer, Geneviève Geay, Susan George, Jean-Luc Gonneau, Jérôme Guedj, Eric Halphen, Pierre Henry, Diana Johnstone, Monika Karbowska, Olivier Keller, Suzanne Körösi, Jeannick Le Lagadec, Michel Lefebvre, Jean-Pierre Lefèvre, Henri-Georges Lefort, Laurent Levard, Pascal Lusso, Marc Mangenot, Fernanda Marruchelli, Fatiha Mlati, Temir Porras, Eduardo Olivares, Ismaël Omarjee, Ruy Rodrigues Da Silva, Marco Antonio Rodrigues Dias, Dominique Rousseau, ChristianeTaubira*

Bonus : Glané dans le Journal People de Benoist Magnat

Tombé dans le panneau



Glanés sur le net

Le Rêve américain





Consultez notre site

[www.la-gauche-cactus.org/SPIP](http://www.la-gauche-cactus.org/SPIP)

Des textes, des idées, tous les numéros de la Banquise et de l’humour en plus !